

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 44

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 44

Supplément du Dimanche 1^{er} Novembre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE

(Suite et fin)

J'entendis rouler un char, claquer un fouet, et je reconnus mon brave homme des ruines de Zéno, Ignace, qui s'arrêta devant moi. Ce fut une scène de reconnaissance qu'il termina en me faisant monter dans son char pour me ramener à Méran. Il venait de conclure un marché avantageux, et le vin avait singulièrement délié sa langue. Il me parla de son bonheur conjugal; sa Lise grondait bien encore de temps en temps, mais il en prend son parti, parce qu'après tout, quand on est deux, les qualités qui manquent à l'un, l'autre les a, et quatre yeux voient mieux que deux; en un mot, sa vie est tout à fait heureuse. Il me demanda des nouvelles du monsieur qu'il avait vu avec moi à Schoenna; quand je lui dis qu'il était mieux portant, il entonna un chant tyrolien, fit claquer son fouet, et me regarda d'un air narquois qui me mit mal à l'aise.

Mes hôtes ouvrirent de grands yeux en apprenant que j'étais allée si loin. Je leur ai dit du reste que je compte partir la semaine prochaine. La neige aura disparu du Brenner, et il ne fera plus froid. Je profiterai de ces avant-coureurs du printemps pour traverser les montagnes. Demain, j'irai au Wassermauer prendre congé d'une ou deux connaissances et leur dire que, me sentant beaucoup mieux, je songe à retourner bientôt chez moi.

Le jour suivant... Printemps partout!

Peut-on écrire ce qu'on a de la peine encore à sentir et comprendre? En me levant ce matin, je ne prévoyais guère quelles épreuves nouvelles m'apporterait cette journée. Sans cela, qui sait si je ne serais pas en fuite de nouveau? J'écrivais hier que la vie est pénible; mais ce qu'il y a de plus pénible, c'est le bonheur pour une pauvre âme qui se de-

mande: Ne te sera-t-il pas enlevé avant que tes forces aient eu le temps de renaître? Heureusement il n'y a pas de vrai bonheur qu'on doive être seule à porter; il nous vient toujours d'un autre, qui en partage avec nous le poids. Voici les premières violettes, qui savent quel printemps est venu pour moi.

Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour. En me coiffant devant mon miroir, je remarquai que mes fraîches couleurs étaient revenues et ma robe neuve arrivée fort à propos. Depuis longtemps, je n'avais plus aucune idée de vanité; mais, quand on doit se remettre à vivre, ne faut-il pas redevenir femme? Tandis que je tressais mes cheveux, il m'a semblé que j'avais l'air plus jeune que je ne croyais. Je pensai alors au jeune Polonais, en me demandant ce qui pouvait l'avoir séduit en moi. Affaire de goût, sans doute; mais pour la première fois je fus choquée de ma vieille toilette, et je ne voulus pas sortir avant d'avoir changé les rubans de mon chapeau. J'étais donc là, rêvant rubans neufs et frivolités, lorsque ma porte s'ouvrit, et Morrik entra. Il avait, je crois, oublié de frapper.

Je fus tout interdite, mais il ne s'en aperçut pas; il paraissait encore plus troublé que moi. Il ne s'assit pas, s'approcha de la fenêtre, admira la vue, puis examina mon bureau en connaisseur; enfin, tout à coup, se tournant vers moi, il s'excusa d'avoir pris la liberté de venir. Partant demain pour Venise, il avait voulu me dire adieu. Je m'assis sur le canapé en lui disant: — Ne voulez-vous pas vous asseoir? — J'avais déjà mon chapeau sur la tête; mais il me paraissait songer à rien autre qu'au moyen de m'exprimer ce qui préoccupait son cœur.

— Qu'avez-vous pensé de moi, dit-il, de moi qui ne vous ai pas donné signe de vie depuis cette nuit

où vous me veillâtes en compagnie du docteur? J'ai dû vous paraître bien mauvais, lâche, ingrat, et cependant je ne le suis point. Le fait est que tout ce qui s'est passé durant ma maladie, il ne me restait que le plus vague souvenir comme d'un songe fiévreux. Il me semblait bien vous avoir vue auprès de mon lit, arrangeant mes coussins et me donnant à boire. Je me rappelais votre scène avec la femme que vous savez...; mais tout cela était si confus, si peu clair, que je le repoussais comme de folles rêvasseries. N'avais-je pas reçu votre lettre, dans laquelle vous me donniez un congé formel? Sans doute votre hôtesse venait chaque jour s'informer de moi; mais bien d'autres aussi envoyaient leurs domestiques. Pure politesse! pensais-je. Je ne pouvais donc songer à faire la moindre démarche pour me rapprocher de vous, je craignais même d'exciter votre courroux en vous écrivant un mot d'adieu. Jugez donc quelle fut ma surprise lorsque hier, rencontrant la dame sans nerfs, j'appris d'elle que ces prétendus rêves sont des réalités, que vous avez été ma libératrice, ma garde fidèle et dévouée, que votre cœur généreux m'est venu en aide, oubliant ce qui nous avait séparés, ce qui avait si tôt rompu nos relations. Je puis à peine vous exprimer ma reconnaissance; le sentiment de la honte m'écrase quand je regarde en arrière. Déjà hier j'ai voulu venir m'expliquer, mais vous étiez sortie. Ne vous a-t-on pas dit que j'avais frappé deux fois à votre porte? Peut-être auriez-vous préféré ne pas me revoir. Votre intérêt ne s'attachait qu'au mourant. Ah! maintenant que je dois vivre, pourquoi faut-il qu'une parole irréfléchie m'éloigne de vous? Je pars demain, et la contrainte que vous cause mon voisinage disparaîtra pour toujours!

Je ne sais ce que je répondis, je ne puis dire comment il se fit que ma main se trouva dans les siennes, et qu'il m'appela de nouveau: « Marie! » Ce fut comme une musique ravissante, comme un glorieux éblouissement. Combien cela dura-t-il? Je l'ignore; mais il me semblait être morte sans peine, sans douleur, et revivre au-delà du tombeau dans une éternelle béatitude.

— Viens, me dit-il, tu es prête pour sortir; allons faire nos visites de fiançailles.

Puis il prit mon bras et me conduisit d'abord au rez-de-chaussée dans l'atelier du tailleur, où le patron et ses deux ouvriers nous regardèrent tout ébahis, tandis que sa digne femme, tenant à la main une bouilloire qu'elle allait mettre au feu, se mit à chanter mes louanges de telle façon que je ne pus m'empêcher de rire au milieu de mes larmes. Ensuite nous allâmes faire un tour dans les boutiques, où Morrik achetait maintes inutilités, disant: — Vous enverrez cela chez ma fiancée, dans la maison du tailleur, au troisième étage, le plus rapproché du ciel. — Au Wassermauer, nous trouvâmes tout le monde comme d'habitude, et la musique me parut délicieuse. Tous les regards se dirigeaient sur nous; cela m'amusa prodigieusement de voir comment chacun nous accablait de politesses et de félicitations. La dame sans nerfs elle-même parut désarmée quand Morrik, lui baisant la main, dit qu'elle était la seule dont j'eusse été jalouse. Cela me valut un baiser sur le front avec la remarque que la jalousie était excusable chez les personnes affligées de faiblesse nerveuse. Et tous ajoutaient que ce n'était pas une nouvelle pour eux, à quoi Morrik répondait qu'en ce cas ils en savaient plus que lui.

Enfin, lorsque la petite marchande vint nous offrir des violettes, il lui versa dans la main tout le contenu de sa bourse, et le soleil et les trompettes célébraient le printemps, et dans le cimetière, là-bas, on ne voyait que des fleurs, comme si la mort n'existait plus pour ceux qui se sentent renaitre à la vie.

Nous avons diné ensemble et ne nous sommes séparés qu'au coucher du soleil. — Mon enfant, me dit-il, notre tyran le docteur m'a fait promettre de ne pas te revoir avant le printemps prochain, parce que rien n'est plus mauvais que les tête-à-tête pour un convalescent. Il ne m'a pas dit un mot des soins dont tu m'as entouré pendant ma maladie, quoique j'aie cherché à le faire causer; mais tu sais fort bien écrire, je ne l'ai que trop appris à mes dépens, nous serons donc toujours ensemble. Et quel bonheur quand je recevrai ta première lettre, qui me parlera non pas d'adieu, mais de revoir, non pas de la mort, mais de la vie!

Nous étions sur le seuil de ma maison; nous nous serrâmes la main une dernière fois, heureux de l'épreuve qu'il nous reste à subir, car celui qui nous a donné ce bonheur protégera notre avenir, et ce n'est pas en vain qu'il nous a rendu la vie.

Mon journal est fini. Je veux te l'envoyer aujourd'hui même, mon bien-aimé. Peut-être le feuilletteras-tu quelquefois lorsque tes pensées me chercheront. Je ne possède plus rien qui ne t'appartienne, et tu trouveras dans ces pages beaucoup de toi; ce sera comme un miroir où tu nous verras, toi et moi, unis pour toujours. J'y joins quelques vers que j'ai lus hier avec plaisir, et l'une de ces fleurs que tu m'as données aujourd'hui. Quand les violettes fleuriront de nouveau, je te reverrai. Dieu le veut et le voudra!

Paul HEYSE.



PENSÉES

Rester maître de soi, grand moyen de devenir maître des autres.

Ouvrez la porte à la vérité et au mensonge, ce sera le mensonge qui entrera le premier.

Comme les funestes surprises, les grandes joies subites meurtrissent le cœur; mais leurs blessures sont délicieuses.

Souvent avec tous les moyens d'être heureux, on ne sait que souffrir et faire souffrir.

On est souvent trompé par la confiance. On se trompe soi-même par la méfiance.

Demande-toi vers qui tu irais dans la souffrance, et tu auras la pierre de touche de l'affection véritable.

Les cœurs tendres ont toujours besoin de se faire pardonner quelque chose.